

# Frères et Sœur

2020

*Cette pièce sera créée le 7 mars 2022 au Théâtre de la Ville – studio de l’Espace Cardin, dans une mise en scène de Laurent Charpentier, avec Pauline Lorillard (Aïda), Laurent Charpentier (Igor), et Pierre Moure (Paul).*

## PERSONNAGES

AÏDA  
IGOR  
PAUL

## Le muret

PAUL. – J'étais assis sur le muret dans la courette il était environ quatorze heures. Le temps était nuageux et triste et les heures ne passaient pas. Dans le silence des aboiements de chiens des cris qui se perdent dans le vent. Mon frère ma sœur et moi on ne respirait plus. On zieutait la fenêtre en haut à droite de notre maison là il y a la tragédie

AÏDA. – Il était environ quatorze heures trente j'étais assise sur le muret dans la courette et je ne respirais plus. J'étais à bout de nerfs et j'ai giflé mon frère Paul qui était blanc comme un linge. Je me suis excusée et il m'a dit : « Tu crois qu'il va mourir ? »

IGOR. – Nous étions assis en rang d'oignons tous les trois sur le muret et nous attendions. Notre mère nous avait envoyés dans la courette nous disant : « Ce n'est pas un spectacle pour les enfants. » Notre mère ignore que nous ne sommes plus des enfants. Notre mère était tout en noir alors que notre père n'était pas encore mort. Je pense que notre mère est assez soulagée du départ futur de notre père. Je pense que c'est une réaction courante. Quand un proche souffre à ce point il est logique qu'on désire que tout finisse. Ma sœur mon frère et moi nous souhaitons le prompt départ de notre père

AÏDA. – Assise sur le muret je n'étais pas triste. J'avais froid j'aurais dû mettre mon pull en laine après tout on était seulement en mars

IGOR. – Personne n'était triste. Notre mère prenait un air affligé mais c'était un jeu. Notre mère aurait été une bonne tragédienne. Elle a une voix grave des yeux noirs hélas elle a choisi pharmacie. Notre père est très gros environ cent dix kilos. Notre père est boucher. Notre père et notre mère n'auraient jamais dû se marier. Ils n'ont pas la même conception du monde. Le dimanche on va aux expos. Notre père nous fait des clins d'œil il s'embête aux expos. Sa sœur Marceline est venue de Touraine sans doute pour voir son frère avant l'« issue fatale ». L'expression « issue fatale » est une chouette expression. Notre mère lit tous les best-sellers. C'est elle qui a parlé d'« issue fatale ». Nous n'avons jamais nagé dans le bonheur pour différentes raisons et pas seulement à cause de la mésentente de nos parents

PAUL. – D'habitude j'aime beaucoup l'après-midi. C'est comme un grand terrain de foot. Un terrain de foot qui n'existe pas. Parce que celui que j'imagine est immense. On n'en voit pas le bout. Moi j'y crapahute j'abats les ennemis qui sont petits et hideux. Je fais la guerre. Assis sur le muret en cet après-midi de mars j'ai le moral à zéro. Cette atmosphère de deuil c'est pénible. Déjà que notre père a traîné ça fait des mois qu'il est couché dans un lit médicalisé. Joie et bonheur il n'y en a pas. Juste ce temps arrêté et les petits sanglots nerveux de notre mère

AÏDA. – Assise sur le muret dans cet après-midi de mars je constate que j'ai un désir sexuel. Je pense à Félix

IGOR. – Ma sœur mon frère et moi début mars assis sur le muret dans la courette nous attendons le signal. La fermeture des volets de la chambre du haut où mon père est

installé dans son lit médicalisé. Notre mère nous a précisé qu'elle fermerait les volets dès que les yeux de notre père seraient fermés. Notre mère est plutôt cultivée elle s'écoute parler. Donc nous attendons la fermeture des volets. Le temps s'étire comme il ne s'est jamais étiré et curieusement j'ai très envie de rire. Non pas que la mort future de notre père ne soit pas une tragédie après tout il n'a que cinquante-huit ans mais cette situation nous assis à l'extérieur avec l'interdiction de nous rendre au chevet de notre père est minable. J'ai eu quatorze ans avant-hier et j'ai du poil sous les bras. Et ailleurs. Nous avons déjà vécu le même scénario avec le père de notre père qui était aussi boucher qui pesait également cent dix kilos et qui est mort de la même maladie que notre père. Autant dire que je ne serai jamais boucher. J'espère que notre petit frère n'aura pas la mauvaise idée de succéder à notre père. Le ciel vire au noir la terre est muette. Je m'efforce de penser à autre chose. J'ai en tête une paire de pompes que j'ai vue en vitrine sur l'avenue Georges-Clemenceau

AÏDA. – Assise sur le muret dans la courette j'étais transie. Je me suis mise à grelotter. J'ai pensé que j'allais choper la grippe. Et Lisetta s'est pointée. Elle est d'origine roumaine ou croate on ne sait pas. Elle porte une robe avec un décolleté je te dis pas. Une robe de toutes les couleurs. Elle dit : « Et le papa ? » En fait elle ne dit pas papa elle dit « papé » ou « pépé ». Comme elle a un accent je ne la comprends pas. C'est alors que j'ai vu des habitants qui nous guettaient qui voulaient savoir où ça en était. Le vent était plutôt violent le ciel était plutôt couleur de plomb et Lisetta je l'ai remarqué avait la chair de poule. Les seins de Lisetta sont énormes. Elle dit : « Je vis avec le meilleur homme qu'il y a sur terre. » Elle montre du doigt un ouvrier assis un peu plus loin qui roule sa cigarette qui a les mains poilues. Il porte un bleu de travail. Il doit travailler à l'usine qui fabrique des roulements à billes. Ici presque tout le monde travaille dans cette usine et Lisetta

a l'air si heureuse d'être avec cet homme. Elle dit qu'il s'appelle Dodo ça doit être un surnom. Je me suis mise à éternuer à plusieurs reprises. Je me suis rendu compte que j'avais complètement oublié la tragédie. Lisetta et Dodo occupaient toutes mes pensées. J'ai remarqué que dans le jardinet jouxtant la courette pointaient quelques fleurs de printemps et mon cœur s'est gonflé de joie

PAUL. – À un moment j'ai eu terriblement envie d'aller au petit coin. J'ai remarqué que dans les grandes émotions on va sans arrêt au petit coin. Mais je me suis retenu. En fait j'avais peur d'entrer dans la maison où mon père attendait la mort. J'ai dit à mon grand frère Igor : « J'ai envie de faire pipi. » Il m'a dit : « Fais dans le jardin. » Mais des ouvriers surveillaient la maison du coin de l'œil je n'ai pas osé. Le jardin était étranger à lui-même privé de tout ce qui fait sa beauté. Dans le jardin c'était encore l'hiver. J'ai encore zieuté les volets. Je me suis dit : « Vivement qu'elle ferme les volets comme ça je pourrai aller au petit coin »

IGOR. – Et tout à coup notre mère s'est penchée à la fenêtre. Et j'ai vu ma mère comme je ne l'avais jamais vue. C'était une autre mère. Plus maigre effrayante. Je me suis dit que cette image de ma mère penchée à la fenêtre resterait dans ma mémoire à jamais. Elle a refermé la fenêtre mais sa présence est encore longtemps restée en moi. Alors une phrase m'est venue : « Tu n'as encore jamais aimé. » Cette phrase était comme écrite sur le mur de la maison. J'étais plutôt sidéré. Ce n'est pas ma façon de formuler les choses. Cette phrase était si solennelle. Brusquement j'ai vu le cadavre de mon père alors qu'il vivait encore. Je l'ai vu précisément yeux fermés visage pâle et je n'ai eu aucun sentiment particulier

AIDA. – Il était environ seize heures et dans la chambre il se passait quelque chose. J'ai entendu des voix et puis un cri je me suis dit : « Ça y est la mort est entrée. » Je me

retenais de respirer. J'ai regardé mes frères. Comme moi ils se retenaient de respirer. Notre petit frère claquait des dents. Et puis un autre cri et puis un silence qui en disait long. Je me suis dit : « Elle va fermer les volets. » Et à ce moment-là il s'est mis à neiger. Une neige qui nous aveuglait. Dans la rue une voiture a freiné. C'était surprenant cette giboulée de neige alors que le printemps semblait pointer son nez. Je me suis dit alors : « C'est un signe de l'au-delà » sans trop savoir ce que ça signifiait. On a ouvert la fenêtre on a fermé les volets et j'ai eu très peur

2

## Dimanche

IGOR. – Dans le salon étroit nous attendions que le temps passe

AÏDA. – Elle est de toi cette phrase ?

IGOR. – Elle est de moi

*(Pause.)*

Vous vous souvenez de nos dimanches à la con dans le salon étroit où en famille on matait le sport à la télé ? Notre mère parlait au chien Jean-Luc. Notre père engueulait les joueurs de foot qui jouaient comme des sabots. C'était l'horreur. Nous étions une famille classique et toi Aïda tu tirais la gueule. Tu connaissais le scénario

AÏDA. – Ne m'en parle pas quel cauchemar

IGOR. – Tu connaissais le scénario tu savais ce qui allait se passer vers dix-huit heures dix-huit heures trente

AÏDA. – Dans le salon étroit nous attendions les pas traînants elle traînait les pieds elle croyait nous attendrir la pauvre vieille abandonnée. Cet horaire putain on en avait peur. Dix-huit heures dix-huit heures trente l'heure à laquelle elle se pointait

PAUL. – Elle traînait les pieds elle croyait nous attendrir notre mère repoussait le chien Jean-Luc éteignait la télé notre père n'osait pas moufter

IGOR. – Et elle toquait à la porte

PAUL. – Elle toquait à la porte ensuite elle entrait et nous silence notre mère mettait son masque de sorcière un vrai visage de sorcière

AÏDA. – Et mamie disait la phrase habituelle

PAUL. – C'était l'horreur

IGOR. – Mamie entrait elle disait qu'est-ce qu'elle disait ? Elle disait : « Y a un beau film à la télé ? »

PAUL. – Oh putain

IGOR. – La pauvre vieille demandait s'il y avait un beau film à la télé et après bruits de bouche : « Pschh pschh »

AÏDA. – Et notre mère sans la regarder disait : « Va te coucher maman il n'y a rien à la télé »

PAUL. – Et le salon étroit semblait rétrécir et mes joues brûlaient. J'avais si honte que mes joues brûlaient

IGOR. – Elle restait plantée là près du lampadaire et bruits de bouche : « Pschh pschh »

AÏDA. – Et nous comme des arbres pétrifiés on espérait qu'elle disparaisse

PAUL. – Elle regagnait ses pièces à elle deux pièces sans télé sans radio elle aurait dû s'acheter une radio

IGOR. – Donc dans le salon étroit le dimanche en famille on se conduisait comme des porcs. On obéissait à notre mère le mot d'ordre c'était : « Vous ne lui adressez pas la parole »

AÏDA. – « Vous ne lui adressez pas la parole votre mamie doit comprendre que plus jamais nous ne vivrons les uns sur les autres »

PAUL. – Oui c'est ça. Elle disait aussi : « Elle chez elle nous chez nous »

IGOR. – Et notre père ? Notre père ne mouftait pas. Il avait accepté le fait que notre mère lui était supérieure

AÏDA. – Tout le quartier en parlait. Tout le quartier se moquait de mamie. Tout le quartier s'était rallié à la décision de notre mère tout le quartier disait : « Micheline est une femme moderne et sa mère elle est con comme une chèvre »

PAUL. – Que la vieille reste chez elle à la fin. On n'est plus comme avant à la campagne où tout le monde se mélangait. Mamie était de la campagne

IGOR. – À l'époque elle se chauffait encore avec un poêle à charbon

PAUL. – Pauvre vieille mamie

AÏDA. – Quand je me souviens de ces horribles dimanches je digère mal. Je dois prendre du citrate de bétaïne

IGOR. – Dans le salon étroit nous attendions que le temps passe

AÏDA. – Tu l'as déjà dit

IGOR. – C'était un temps où l'amour n'existait pas

AÏDA. – Faux. Je ne pensais qu'à ça à l'amour

IGOR. – Je parle de l'amour filial idiot. Notre mère n'aimait pas sa mère et mamie n'aimait pas sa fille

PAUL. – On aurait dû déménager

IGOR. – Il en a été question tu ne t'en souviens pas ? C'est notre père qui a eu l'idée et notre mère a poussé les hauts cris : « Mon jardin mes légumes mes fruitiers mes fraisiers. » S'il y a bien une chose que notre mère aimait c'était son jardin

PAUL. – Tu nous imagines dans un de ces pavillons qui se ressemblent tous ? Pavillons où logeaient les ouvriers de l'usine de roulements à billes les fonctionnaires de la sous-préfecture et de la gendarmerie. Des familles entières travaillaient dans l'usine de roulements à billes jusqu'à sa fermeture. Tu te souviens des grèves ? M. Chapoutot l'un des directeurs a été poignardé. Père mère enfants tous aux roulements à billes. Pavillon et voiture c'était la revanche de l'ouvrier

AÏDA. – Le dimanche c'était rôti et clafoutis

PAUL. – Et mamie se rongait les sangs

IGOR. – Dès que papi est décédé notre mère a ordonné à mamie de ne plus se mêler de nos affaires. Elle a dit : « Tu viendras à notre table à Noël à Pâques sinon débrouille-toi. » Mamie est tombée des nues

AÏDA. – Mamie était de la campagne. De son temps on vivait tous ensemble dans la maison familiale. Comme ils étaient pauvres ils étaient entassés. Ils étaient à l'étroit